

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François DES MONTS

Méditation du soir : Le frisson de Novembre

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1911, tome 13, p. 318-320

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Méditation du soir

Le frisson de Novembre

Nous sommes encore au mois d'octobre, au mois de la Vierge très pure et toute belle, au mois où s'épanouit une fleur appelée « rosaire » et qui se referme mystérieusement aux premiers frissons de novembre. Mais ne le sentons-nous pas déjà, ce frisson de novembre, ce frisson de mort qui, passant dans les membres des vieillards, leur fait redouter l'hiver accourant, frémissant, ses ailes blanches grandes ouvertes !...

Or, un de ces derniers soirs, où la bise commençait à jeter son cri aigu dans les arbres tout chargés de brume, il a passé sur ma tête rêveuse, ce frisson de mort : premier novembre !...

La tête se remplit de souvenirs étranges qui tourbillonnent, se cachent les uns derrière les autres. Et je revois ce temps où j'étais enfant de chœur. Après vêpres, on se rendait au cimetière. Tout était triste dans notre pays montagnard : les arbres nus où se heurtait un vent d'hiver et, dans l'attente craintive du joug hivernal, les champs paralysés dans leur fécondation. La voix des cloches se revêtait de mélancolie et paraissait chargée de sinistres souvenirs. Le prêtre avait la chape de deuil ; le vent s'engouffrait dans nos robes noires et nos surplis blancs, il passait dans nos cheveux comme une main funèbre. Tout le monde baissait la tête gravement ; plus d'un pleurait sur une tombe toute fraîche tandis que la grande croix de granit au milieu du cimetière élevait ses bras sévères, immuables.

Le soir, on parlait des disparus — ils ressemblaient à tels d'entre nous — et grand'mère racontait des histoires d'« avertissements » auxquelles il ne faisait pas bon

songer ce soir-là. On s'endormait tard ; autour du lit, l'ombre se peuplait de fantômes ; on croyait entendre des bruits, l'avertissement d'un ami qui s'en allait au pays effrayant de mystère : l'Eternité, ou encore le cri strident d'une faux qui s'aiguise... puis un ricanement sinistre...

Premier novembre ! Oh ! quel souvenir vient m'obséder ! Si cela pouvait être un rêve, mais non, c'est bien la réalité !... Ah ! ma mère, ma mère qu'on a couchée impitoyablement dans la terre froide des morts !... O nuit d'épouvante, quelles traces ineffaçables tu as laissées en moi !... Oui, elle est là, je la revois encore reposant sur sa couche funèbre, un doux sourire éclairait sa face toute blanche. Quoi ! ma mère sourit en quittant son François de douze ans, et pour toujours ! Oh ! non, c'était impossible. Elle dormait peut-être d'un sommeil plus calme, plus long que d'habitude, je voulais le croire, car je ne connaissais pas encore toute l'ironie de la Mort.

Et j'étais là, seul dans la chambre de deuil, enveloppé d'une ombre épaisse. Une faible lueur vacillait près du lit, et, avec elle, tout se mouvait. Ma mère semblait bouger, remuer sous les rideaux sombres... Oh ! je voulais qu'elle vive, qu'elle se relève... Oui, je voulais voir ses doux yeux se rouvrir, ses bras m'attirer sur son sein... Je la voulais réveiller... faire revivre, s'il le fallait en pressant ma poitrine sur la sienne... en posant sur son cœur mon cœur et ses bords désordonnés... en baisant passionnément son visage... Et, les joues brûlantes de larmes, dans une espèce de délire fébrile, je me précipitai sur le cadavre en l'embrassant... Horreur ! Je me reculai, plein d'horrible épouvante !... Un frisson terrible au contact de cette chair de marbre coulait dans mes membres comme une onde glacée... Etait-ce là ma mère, qui me parlait, me caressait autrefois ? Mais ses paroles qui me remplissaient de joie, ses pensées, ses sentiments, son

âme qu'elle essayait de me communiquer, ce je ne sais quoi enfin, qui émanait d'elle, me la faisait chérir à la folie, était-ce bien cette chair glacée que j'avais sous les yeux ? Mais non, cela ne pouvait être. Tout cela vivait autre part, nécessairement; oui, maman était au ciel... car c'était une sainte !...

Oh ! je défie un homme pleurant aux pieds d'un cadavre, le cœur torturé d'indicibles souffrances, je le défie de nier l'existence de l'âme après sa délivrance de sa geôle corporelle ; il sentira nécessairement que ce qui faisait le visage aimé d'autrefois n'est plus dans cet amas de chairs, ne peut y être et ne peut non plus s'évanouir sans raison comme s'éteint l'harmonie quand la harpe se brise. « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point », et si l'immortalité ne trouvait pas de preuves décisives dans le jugement, elle en aurait une du moins, irréfutable, dans le cœur.

Oui, l'âme est immortelle et celle de nos défunts a droit à notre souvenir. Pendant ce mois de dénuement universel, nous entendrons dans le lointain le gémissement lugubre d'âmes qui mendient, avec notre souvenir, une prière...

Nous nous souviendrons et nous prierons en ce mois de novembre. Au cimetière nous baisserons la tête, vers la terre qui doit nous recevoir, sous la caresse amère du vent qui sera seul souvent à gémir sur notre tombe.

François des MONTS.